



ZHANG YUERAN

Le Clou

Z

« Roman des fantômes de la Révolution culturelle, *Le Clou* nous fait découvrir en Zhang Yueran une jeune écrivaine chinoise talentueuse. » Mathieu Champalaune, *Transfuge*

« Un grand et beau roman, de l'une des plumes prometteuses de la Chine contemporaine. » Laure de Hesselle, *Imagine demain le monde*

« Avec finesse et le sens du récit à deux voix, Zhang Yueran déverrouille, entrouvre, explore les méandres de couples déchirés, de familles implosées, de générations cabossées qui héritent des exactions des aïeux. » Arnaud Vaulerin, *Libération*

« Maîtrisant l'art du suspense, Zhang Yueran distille savamment les pièces d'un puzzle épars. » Christine Chaumeau, *Télérama*

« Ce livre est une déflagration. » Alexis Broca, *Le Nouveau Magazine Littéraire*

« Sans jamais tomber dans le pathos, Zhang Yueran dresse le portrait incisif de génération abîmées par des décisions prises aux heures graves de l'Histoire. » Camille Bernasconi, *Le Courrier Suisse*.



critique

Zhang Yueran

Un clou dans la tête

Par l'étoile montante de la littérature chinoise, une saga familiale sur trois générations et sur la violence que la politique fait subir aux esprits et aux corps.

Par Alexis Brocas

La critique littéraire a des points communs avec la pêche au saumon : dans les deux cas, il s'agit de se placer au milieu du flot et d'attraper les plus beaux spécimens. Ainsi ce *Clou*, magistral roman chinois contemporain, œuvre de l'étoile montante Zhang Yueran, 38 ans, parue à la rentrée de septembre et que nous avons manqué laisser filer, intimidés par son volume (600 pages), l'abondance de ses personnages (deux familles, sur trois générations, et leur foule de relations) et les tortuosités de sa narration. C'eût été dommage, car non seulement ce livre bénéficie d'enthousiasmantes qualités littéraires – et notamment d'une construction digne des maîtres du roman total –, mais il permet une plongée dans le crâne des citoyens chinois d'hier et d'aujourd'hui, une visite de leur mémoire collective, et montre l'incidence de l'histoire – Révolution culturelle, guerre sino-japonaise – sur la vie des individus.

Le roman se construit sur les voix alternées de deux de ces individus, deux trentenaires perdus qui se retrouvent

★★★★★



Le Clou,
Zhang Yueran,
traduit du chinois par
Dominique Magny-Roux,
éd. Zulma.
592 p., 24,50 €.

après des années de séparation. La première, Li Jiaqi, rédactrice de mode, rejoint la ville de Jinan, une métropole provinciale où elle a grandi, pour assister aux derniers jours de son grand-père, le célèbre Li Jisheng, « cardiologue le plus estimé de Chine » et fierté locale depuis qu'il est entré à l'Académie de médecine. Elle y renoue avec sa cousine, la très exemplaire Li Peixuan, revenue des États-Unis, qui participe à l'élaboration d'un documentaire édifiant à la gloire du grand-père, intitulé *Cœur bienveillant, digne attitude*. Curieusement, Li Jiaqi refuse d'y collaborer – et il faudra ce roman pour élucider ses raisons.

UNE MÉCANIQUE TERRIBLE

À Jinan, Li Jiaqi retrouve Cheng Gong, l'autre voix du roman. Lui n'a jamais quitté Jinan. Les deux se sont connus à

Pays : FR
Périodicité : Mensuel
OJD : 16827



fiction



LI JINPENG/ED. ZULMA

La romancière Zhang Yueran signe sa première œuvre traduite en français.

l'école, au sein de la « bande des cancre » – qui rassemblait les enfants issus de familles de travailleurs manuels et où Li Jiaqi, avec sa prestigieuse ascendance, faisait figure d'anomalie. Pourtant, Cheng Gong avait lui aussi pour grand-père un médecin réputé. Mais, lors de la Révolution culturelle, après une séance d'autocritique particulièrement musclée qu'il a finie avec un clou dans le crâne, Cheng Shouyi est devenu « grand-père légume » et le

“ En Chine, la faillite d'un homme signe aussi celle de sa famille. ”

patient permanent d'une chambre d'hôpital. Depuis, sa famille a périclité.

Bien entendu, c'est ce clou, et le crime qu'il suppose, qui lie les familles des

deux narrateurs et autour duquel tournent leurs monologues. Ce clou est la métonymie d'une très vaste intrigue tissée de jalousies, d'adultères et de culpabilités, où les péchés des

grands-pères pourrissent la vie des pères et retombent sur leurs petits-enfants. Une mécanique terrible fondée à la fois

sur la psychologie et sur les déterminismes sociaux : en Chine, la faillite d'un homme signe aussi celle de sa famille. La tragédie enfante les tragédies. Il y aura un remariage empêché, une fugue amoureuse ratée, une autre réussie pour le malheur des amants... Tout un écheveau d'intrigues sino-shakespeariennes qui impressionne par son ampleur.

D'autant que les décors et les protagonistes sont hautement crédibles et bien inscrits dans l'histoire contemporaine, dont ils subissent les effets... et qu'ils incarnent parfois par

Pays : FR
Périodicité : Mensuel
OJD : 16827

métaphores. Prenons Li Jisheng, le fameux académicien : un dictateur familial dont les conseils, comme ceux du président Mao, avaient valeur d'ordres. Son fils, Li Muyuan, s'est rebellé : au lieu d'étudier la médecine, il a préféré la littérature. Cela lui a valu d'être envoyé dans les champs sous l'effet de l'une des fougades du régime résumée dans ce slogan : « Les jeunes instruits à la campagne ! » Là, il a rencontré une jolie paysanne, qu'il a épousée afin de faire enrager son père. Comme le dit leur fille, Li Jiaqi, « devoir sa naissance à un slogan, voilà qui relativise la valeur de la vie. Mais je devrais m'en réjouir car, dans ce pays, il y a encore plus d'enfants qu'un slogan a empêchés de voir le jour ». Cette allusion critique au contrôle des naissances et aux effets très concrets de la politique chinoise sur la vie des individus dit bien la manière de l'autrice d'articuler passé et présent, particulier et collectif.

TOM SAWYER SOUS LE RÉGIME DU PARTI UNIQUE

Quant au mariage de Li Muyuan et de sa belle paysanne, il débouche sur une vie de tourments. Devenu un professeur de littérature et un poète réputé, Li Muyuan voit sa carrière brisée pour

avoir aidé des étudiants à se rendre à Pékin – comprendre sur la place Tiananmen, même si ce n'est pas précisé. Puis il profitera de « l'esprit des années 1990 » et de la libéralisation de l'économie pour se lancer dans l'import-

“ Li Muyuan voit sa carrière brisée pour avoir aidé des étudiants à se rendre à Pékin. ”

export. Il s'agit d'acheter, le moins cher possible, des marchandises de mauvaise qualité pour aller les écouler en Russie. Il entamera aussi une relation extraconjugale avec une certaine Wang Luhan, qui le mènera à divorcer et à s'installer à Pékin. Or Wang Luhan est elle aussi liée à l'affaire du « clou », on ne dira pas comment. Et Li Jiaqi finira par l'apprendre...

Si complexe, importante et mouvementée qu'elle soit, la vie de Li Muyuan n'est qu'un des fils tragiques dont se tisse ce roman. Mais le texte a aussi un côté *Tom Sawyer*, lorsqu'il évoque les divertissements de la bande des cancre

sur le campus de l'université de médecine où tous leurs parents travaillent. Un côté *Tom Sawyer* sous régime du Parti unique : ces divertissements ont pour épicerie la « Tour des morts », où sont stockés les corps – souvent en morceaux – des délinquants exécutés qui serviront aux chercheurs. Comme le dit Cheng Gong, « la Tour des morts était le lieu parfait pour la purification des âmes : quiconque s'y rendait un jour développait une phobie des délits, et plus encore des crimes capitaux », attendu qu'en cas de transgression « la société se vengerait jusque sur votre cadavre ».

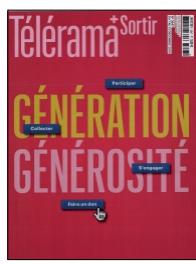
LA DESTRUCTION, FORME ULTIME DE CRÉATION

Et pourtant, ce roman s'organise autour d'un crime dont l'auteur demeurera impuni, tandis que sa victime – allégorie du peuple chinois impuissant ? – reste allongée les yeux ouverts. Mais il faut bien que quelqu'un paie, et ce seront les descendants. Cheng Gong, petit-fils de la victime, qui ne veut pas devenir comme son père – un alcoolique et violent, qui profitait de son statut de garde rouge pour se venger de la déchéance de sa famille. Las ! Cheng Gong volera tout de même un ami d'enfance et maltraitera une ancienne camarade éprise de lui. Li Jiaqi ne s'en tire mieux qu'en apparence : hantée par le passé, elle tentera de reproduire avec un poète et sa femme le trio qu'elle a constitué brièvement jadis avec son père et sa deuxième épouse.

Leur discussion est l'occasion d'un bilan sur les figures de leur enfance et sur les destins empêchés des membres de leurs familles. Ils éclaircissent en même temps la tragédie du clou, et les multiples tragédies par elle suscitées. L'habileté de la romancière à expliquer ces désastres les uns par les autres laisse pantois. Tout comme le pessimisme du propos. Mais peut-être ce pessimisme vient-il de notre regard occidental. Car, comme le dit Li Jiaqi, « la destruction a toujours été considérée dans ce pays comme une forme ultime de création. Comme c'était excitant d'allumer la mèche du secret pour que l'explosion ouvre une brèche béante dans le monde ». En ce sens, ce livre est une déflagration. ■

extrait

Après l'opération, il s'écoula plusieurs jours avant que la police ne vienne à l'hôpital pour mener l'enquête. Le crime avait probablement été commis après la fin de la séance de critique, une fois les gens dispersés : le malfaiteur s'était rendu à la Tour des morts et avait planté le clou dans la tête du malheureux. Il venait d'être tabassé, il gisait à terre, incapable de bouger, l'esprit sans doute embrumé, si bien qu'il n'avait certainement pas résisté. L'auteur du méfait devait avoir d'excellentes connaissances en anatomie et être un chirurgien expérimenté pour être capable de trouver l'emplacement précis permettant d'éviter la mort immédiate de mon grand-père. Plus tard, certains prétendirent en plaisantant qu'il s'agissait de l'opération la plus réussie de tout l'hôpital et qu'il était vraiment dommage de ne pas en connaître l'auteur. Les policiers tenaient pour suspects tous les participants à la séance de critique. Ils demandèrent aussi à ma grand-mère d'énumérer toutes les personnes qui nourrissaient de l'hostilité envers mon grand-père. Cela faisait une longue liste, et loin d'être exhaustive. Le fait est que la plupart des médecins de l'hôpital le haïssaient. Ma tante m'expliqua que, même s'il était très fort sur le champ de bataille, grand-père n'était pas très calé en médecine. En tant que directeur adjoint, il avait autorité sur des médecins plus chevronnés que lui, ce qu'ils avaient du mal à admettre. Lui-même les trouvait prétentieux et arrogants. Pour se venger, il les brimait : plus ils étaient compétents, plus il les empêchait de manier le scalpel, si bien que tous ces gens nourrissaient contre lui un profond ressentiment, n'attendant que l'occasion de se révolter.



ROMAN | SATIRE

LE CLOU

ROMAN
ZHANG YUERAN

En Chine, les retrouvailles de deux amis d'enfance. Et les zones d'ombre du passé qui resurgissent.

TTT

Dans *Le Clou*, son premier roman traduit en français, la jeune écrivaine chinoise Zhang Yueran construit, à huis clos, un dialogue entre deux anciens amis d'enfance qui se retrouvent vingt ans plus tard. Lia Jiaqi, rédactrice de mode, arrive de Pékin au chevet de son grand-père mourant. Cheng Gong, lui, n'a pas bougé de cette ville de province où il vit toujours, dans le même appartement. Durant une nuit de tempête, tous deux évoquent leurs souvenirs. Ainsi du refuge secret qu'ils avaient trouvé dans la chambre d'hôpital du grand-père de Cheng Gong. Ancien directeur adjoint de l'hôpital, cet homme-légume, paralysé, survivait sous assistance respiratoire. Les suites d'une séance d'autocritique durant la Révolution culturelle.

Maîtrisant l'art du suspense, Zhang Yueran distille savamment les pièces d'un puzzle épars. Celui des zones d'ombre du passé. Qu'est-il arrivé exactement au grand-père de Cheng Gong? Quel rôle celui de Lia Jiaqi, un chirurgien de renom, a-t-il joué dans ce drame? Pourquoi le père de la fillette a-t-il fui vers Pékin alors qu'il était un universitaire et un poète en vue? Zhang Yueran est née, comme ses héros, dans les années 1980, époque du basculement de la Chine. Celle où il était bon de quitter l'université pour

se lancer dans les affaires et suivre l'injonction du président Deng Xiaoping : « Enrichissez-vous ! » On enterrait alors le souvenir des atrocités de la Révolution culturelle, le silence constituant la meilleure défense contre la délation. L'autrice évoque avec une étonnante tendresse cette période pourtant si dure. Une tendresse empruntée, sans

doute, au regard que portent les enfants sur cette réalité. Jeux innocents et fantômes, décrits si justement, deviennent, face aux non-dits de parents écrasés par le poids d'une histoire trop lourde, un ultime ressort.

— Christine Chaumeau

| Traduit du chinois par Dominique Magny-Roux, éd. Zulma, 592 p., 24,50 €.



Comme les héros de ce puzzle à suspense, Zhang Yueran est née dans les années 1980, quand Deng Xiaoping exhortait les Chinois à s'enrichir.



Zhang Yueran enfonce «le Clou» Echos de la Révolution culturelle chez des trentenaires chinois

Par ARNAUD VAULERIN

Ils se connaissent depuis l'enfance. Se suivent, se perdent et se livrent peu à peu dans un roman qui s'ouvre et s'échappe comme une clepsydre renversée de l'histoire. Le début est une fin qui s'annonce comme une confession intimiste. Elle est en fait une immersion dans les soubresauts de la Chine des cinquante dernières années racontés par deux personnages de trentenaires en quête de délivrance et de vérité. Le premier est une femme. Elle ouvre le roman. Elle s'appelle Li Jiaqi, fille d'un professeur de littérature séducteur et d'une paysanne déracinée. Le deuxième est Cheng Gong, vieil adolescent sans boussole qui a passé les premières décennies de son existence à «vivre dans l'attente». Sans jamais formuler, encore moins revendiquer, un but, une envie à part celle de partir, synonyme de fuir. Son père, «Cheng le casse-cou», est brutal, alcoolique, paumé. Sa mère va abandonner son fils à la violence, à la bêtise crasse, à une «grand-mère à la voix de pintade» et une tante, «seule personne normale» d'un clan explosé où les hommes sont des minables ou des légumes.

«Secret phénoménal». Avec finesse et le sens du récit à deux voix, Zhang Yueran déverrouille, entrouvre, explore les méandres de couples déchirés, de familles implosées, de générations cabossées qui héritent des exactions des aïeux. Liés par un «secret phénoménal», dont ils n'ont pas immédiatement connaissance, Jiaqi et Gong sont trimballés entre Jinan, dans la province de Shandong – où l'auteure est née en 1982 – Nanyuan et Pékin, entre la fin des années 1960 et les années 2010.

«Pendant longtemps, je n'ai pas fait attention aux répercussions de la Révolution culturelle, à la violence, aux comportements des gens qui n'avaient rien de naturel, raconte Zhang Yueran lors d'un passage à Paris cet été pour présenter ce roman habile. J'ai compris combien cette époque influençait largement la Chine d'aujourd'hui, combien les relations familiales avaient été alors bouleversées. Les gens se sont battus au sein même des familles. Ils ont perdu leurs proches, leurs convictions, leur confiance. Dans le roman, l'âme de la grand-mère de Cheng Gong a été détruite par la Révolution culturelle.»

Une chape de plomb recouvre ce passé fratricide, cette honte collective. «Mon père n'a jamais partagé ses sentiments au sujet de la Révolution culturelle, son enfance et cela reste vraiment mystérieux pour moi», poursuit Zhang Yueran dont le personnage de Li Jiaqi se nourrit de sa propre expérience. Car avec le Clou, l'auteure s'intéresse d'abord à ces trentenaires sacrifiés, à ces solitaires héritiers de la politique de l'enfant unique lancée à partir de 1979. «Comme Li Jiaqi et Cheng Gong, qui nouent une relation très proche, il s'agit de jeunes qui n'ont pas grandi avec d'autres enfants au sein de la famille. Ils sont nés dans un monde d'adultes, sont plus égoïstes, individualistes dans leur désir, leur projet de vie. Ils appartiennent en fait à cette génération strawberry [des enfants nés dans les années 1981-1991, matérialistes, réfractaires à la pression sociale, au travail dur et aux engagements collectifs, ndlr]. Ils vivent sous la pression du passé des aïeux.»

Le Clou n'est pas que le tableau impressionniste de



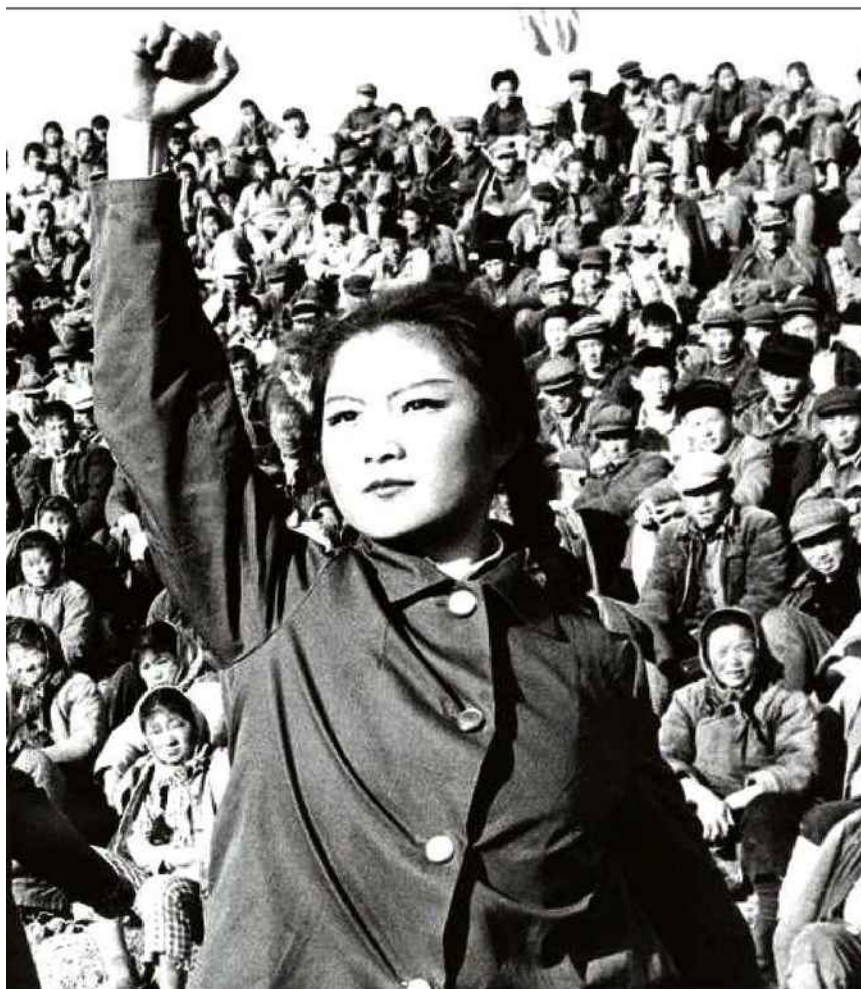
l'époque. Zhang Yueran fait de Li Jiaqi et Cheng Gong les messagers contraints de familles en fin de vie, les légataires résignés de l'inconfort et du mépris répétés sur des décennies. Où un clan finit par reprocher à l'autre d'avoir des «saletés dans le cœur». En butte au passé, les deux héros du roman se retrouvent à un âge où les grands-parents, présence à la fois tutélaire et fantomatique, pathétique et cruelle, s'effacent. Les grands-pères de Gong et Jiaqi étaient collègues à la fac de médecine jusqu'à l'explosion de la Révolution culturelle. Lors d'une séance de critique dans une étable, la funeste Tour des

morts, l'ancêtre de Cheng Gong est roué de coups car jugé «légitimiste». Un clou de cinq centimètres lui est enfoncé près de la tempe. Il perd connaissance.

«Mon père avait écrit une nouvelle sur ce clou, un fait qui l'avait choqué, reprend Zhang Yueran pour expliquer la genèse de ce roman, sa première œuvre traduite en France. Mais le manuscrit n'a pas été publié, il a été perdu et finalement mon père m'a raconté cette histoire folle.» Elle est au cœur de ce roman. Et ce «secret phénoménal» unit les époques, rapproche bien malgré elles les familles de Cheng Gong et



Gardes rouges pendant la Révolution culturelle, en 1966. PHOTO AKG-IMAGES. WORLD HISTORY ARCHIVE



Li Jiaqi. Avec toute la charge symbolique d'un clou qui troue un cerveau, verrouille un esprit, condamne au silence, entrave l'action et le mouvement, paralyse la vie.

«Femmes invisibles». Plus de quarante ans plus tard, Cheng Gong s'emploie à «libérer l'âme» de son grand-père, «légume» alité dans la chambre 317 de l'hôpital. Malgré ses errances, ses marasmes existentiels, sa tristesse erratique, Cheng Gong est de loin celui qui surnage dans un monde d'hommes que le roman fracasse. Ils sont tour à tour ivres, veules, destructeurs, vénaux, quasiment gé-

nétiquement méchants. Ils exsudent la violence et l'humiliation. L'un «passe sa vie à s'en aller» en quête d'argent facile et de vie futile. L'autre est une «pointure en matière de cruauté». Le dernier, «connu comme le loup blanc», traîne avec une «bande de Gardes rouges sans scrupule. [...] Son corps renfermait un tel sentiment de haine qu'il laissait éclater sa fureur à l'aveugle». Pas de salut pour ceux-là et cette Chine de l'argent, de l'ordre, de l'oubli et de l'oppression aveugle. Seule la crainte qu'ils inspirent ou la fuite qu'ils incarnent préserve ces hommes – pour un temps – de l'effondrement.

«Dans notre histoire, écrite par des hommes, les femmes étaient invisibles, note Zhang Yueran. Je voulais leur donner du temps et de l'espace. Je respecte leur passivité, leur courage et cette capacité à s'occuper malgré tout des enfants et des familles.» Le reste du temps, sans le dire, ni l'écrire, l'auteure campe des êtres lancés dans une fuite en avant désespérée. Dans un pays où la prospérité a terrassé les libertés, où le passé est à oblitérer. Avec ou sans clou. ◆

ZHANG YUERAN LE CLOU
Traduit du chinois par
Dominique Magny-Roux.
Zulma, 576 pp., 24,50 €.

Jeunesse chinoise

Avec *Le Clou*, son premier roman à être traduit en français, Zhang Yueran se révèle comme une voix engagée de la littérature chinoise. PAR MATHIEU CHAMPALAUNE PHOTO JEAN-LUC BERTINI

Roman des fantômes de la Révolution culturelle, *Le Clou* nous fait découvrir en Zhang Yueran, une jeune écrivaine chinoise talentueuse. Une révélation que l'on doit à la traductrice Dominique Magny-Roux qui a cherché à publier en France ce roman de près de six cents pages et a frappé à la porte des éditions Zulma. À l'origine de ce *Clou*, il y a une nouvelle homonyme écrite par le père de Zhang Yueran quand il était jeune. « Lorsque je suis devenue écrivaine, mon père m'a parlé de cette nouvelle qu'il n'avait pas pu publier à l'époque parce que les éditeurs la trouvaient trop sombre. En la lisant, j'ai pensé que c'était comme un arbre qui avait poussé en moi. À partir de cette histoire, ce tronc, j'ai commencé à réfléchir à ce qu'est la Chine aujourd'hui et à son histoire » explique-t-elle.

La boîte de Pandore

À l'image de cette genèse, *Le Clou* mêle l'intime à l'histoire de la Chine à travers le dialogue de deux anciens amis, Li Jiaqi et Cheng Gong, âgés d'une trentaine d'années, qui se retrouvent dans la ville de leur enfance, Nanyan, après dix-huit ans sans s'être vus. Un dialogue comme une boîte de Pandore, faisant rejaillir tous les maux enfouis dans les silences de deux familles chinoises à travers plusieurs générations. « Avec le développement de la Chine, les différentes générations ont connu des expériences très différentes, ce qui crée une distance qui ne permet pas de parler, détaille Zhang Yueran. Nos parents et grands-parents ont toujours cherché à ne pas parler des sujets graves, par conséquent les enfants ne les ont pas compris. » Si ce qu'elle décrit semble correspondre à la réalité d'une grande partie de la population chinoise, on se demande quelle proximité l'auteure entretient avec ses deux personnages principaux nés, comme elle, dans les années 1980 lors de la politique de l'enfant unique, et particulièrement à celui de Li Jiaqi, jeune femme ayant quitté sa ville natale pour travailler à Pékin. « Il y a évidemment une projection autobiographique à travers Li Jiaqi, elle ressemble beaucoup à ce que j'ai vécu et

à ce que je voulais être et faire lorsque j'étais jeune, reconnaît-elle. Nous sommes les enfants qui ont connu dans les années 1990 l'ouverture de la Chine et c'était comme si plutôt le monde s'ouvrait à nous. »

Le ralentissement

Sur cette jeune génération qu'elle représente, Zhang Yueran ne réserve pas ses critiques, lui reprochant de trop vivre dans le présent sans chercher à comprendre comment le passé le détermine : « Li Jiaqi et Cheng Gong se distinguent de la majorité des chinois de leur âge, car même s'ils ont de nombreux défauts, ils ont le courage de chercher la vérité qui est importante pour leur vie et pour la comprendre. » En témoignant dans son roman de la situation de la Chine d'aujourd'hui, Zhang Yueran voulait faire l'éloge d'un ralentissement nécessaire qui lui tient à cœur, invitant à s'arrêter pour réfléchir et ne plus obéir au diktat de la vitesse qu'elle dénonce. « Si dans les années 1990 on voyait le développement de la Chine comme stimulant et excitant, aujourd'hui on mesure combien il est rapide, terrifiant, et que l'on ne maîtrise plus cet emballement. » regrette-t-elle. La littérature s'incarne comme lieu du ralentissement et de la réflexion pour cette écrivaine amatrice de littérature française qui cite Modiano, Proust ou encore Flaubert pour modèle et qui a commencé très tôt à écrire, particulièrement lorsqu'elle est partie étudier l'informatique à Singapour, une ville qu'elle décrit comme « ennuyeuse et sans culture, où l'on est rapidement nostalgique de son pays et de sa culture, c'est alors comme ça que l'on devient écrivain. »

Féminisme à la chinoise

Engagée et soucieuse que « la Chine renoue avec la fierté perdue de sa culture », espère-t-elle, Zhang Yueran veut aussi, en tant que féministe, donner la parole aux femmes. « Dans ce roman, tous les drames familiaux résultent des fautes des hommes et les femmes ne font que les subir. Je voulais ainsi rendre hommage à ces femmes que l'on ne voit pas,

LE CLOU

Zhang Yueran, traduit
du chinois par
Dominique Magny-Roux,
Zulma, 592p., 24,50 €





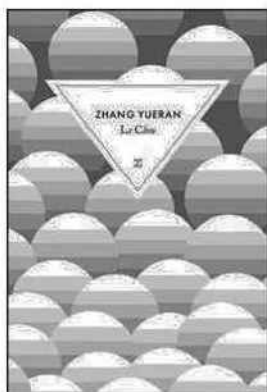
et il faut respecter leur silence et leur retrait, explique-t-elle. Je ne souhaitais pas, en tant que féministe, imposer un jugement mais les accompagner en les décrivant et en portant leur parole. Même si la place des femmes a connu une amélioration en Chine, il subsiste encore beaucoup d'inégalités, particulièrement dans les campagnes. Les écrivaines ont par ailleurs encore peu de places en Chine par rapport à leurs collègues masculins ». Elle dit néanmoins ne pas se faire d'illusion quant au pouvoir de la littérature sur la société malgré le bel accueil qu'a pu connaître son roman à sa sortie en Chine en 2016, estimant qu'« un livre n'est pas suffisant pour faire changer les mentalités. »

Est-ce pour revenir aux origines des individus que Zhang Yueran raconte l'enfance de ses deux personnages, de leur relation complexe à leurs familles et aux institutions dont ils se défient,

alors que leur destin s'ouvre à eux ? La fortune, au sens premier du terme, est ainsi le sujet même de ce roman qui fait coexister les époques et interroge la possible liberté d'individus qui tentent de se dépêtrer des contraintes imposées par l'Histoire, la société ou la tradition. Lorsqu'on lui demande si elle pense qu'il est vraiment possible de dépasser ce qui sépare les êtres, l'auteure répond ainsi, méditative, douter encore mais l'espérer fortement. C'est ainsi par le regard de l'adulte sur son enfance que se noue dans *Le Clou* tout ce questionnement. « Lorsqu'on est enfant on a l'impression de vivre dans une brume de secrets, qu'on espère avoir quitté quand on devient adulte mais ce n'est pas le cas, les interrogations restent. ». On pourrait ajouter que nous venons en effet chercher dans les livres des éclaircissements à ces mystères qui persistent dans nos vies.



Casse-tête chinois



Roman ► «Cet après-midi, j'ai bien senti que quelque chose s'interposait entre nous, le secret que tu connais sûrement depuis longtemps, qui s'est dissous et infiltré dans l'épaisseur de la vie.» Dans *Le Clou*, son premier roman traduit en français, l'auteure chinoise Zhang Yueran observe les douloureuses répercussions de non-dits familiaux qui prennent racine dans les moments sombres de la Révolution culturelle. Après s'être longtemps perdus de vue, des amis d'enfance, Li Jiaqi et Cheng Gong, se retrouvent. Pour apprivoiser la tension diffuse qui règne entre eux, ils se racontent et finissent par

dénouer les fils du mystère entourant l'événement qui a brutalement lié leurs deux familles.

Sans jamais tomber dans le pathos, Zhang Yueran dresse le portrait incisif de générations abîmées par des décisions prises aux heures graves de l'Histoire. La finesse et la limpidité de son écriture rencontrent le foisonnement et la saveur des plus grandes sagas russes. La romancière réussit également à maintenir un certain suspense tout au long de son récit. Comment un simple clou peut-il ravager autant de tracés de vie? Malgré ses plus de 500 pages, *Le Clou* se dévore sans effort. **CAMILLE BERNASCONI / LIB**

Zhang Yueran, *Le Clou*, traduit du chinois par Dominique Magny-Roux, Ed. Zulma, 2020, 592 pp.



Livres

Le clou Zhang Yueran

Son grand-père mourant, Li Jiaqi revient dans la ville de son enfance, Nanyuan. Elle y retrouve Cheng Gong, après des années de silence. Les deux trentenaires vont tour à tour, chapitre par chapitre, remonter le fil de leur histoire, de leurs souvenirs, se raconter l'un à l'autre leur vie, leurs familles antagonistes. Au centre, un clou, planté dans le crâne du grand-père de Cheng Gong après une séance de critique lors de la Révolution culturelle.

La très belle écriture de Zhang Yueran, pleine d'images fortes et de poésie, nous emporte à la suite des protagonistes de cette saga familiale, emplie de douleurs et de drame, de non-dits et de mélancolie. Avec en arrière-fond la transformation de ce pays, dont l'histoire bouleverse tant la vie de ses habitants. Un grand et beau roman, de l'une des plumes prometteuses de la Chine contemporaine. — **L.d.H.**

Zulma, 2019, 578 p. Traduit du chinois par Dominique Magny-Roux.

